

80  
24

**U** 2

COLLECTION

**Jean Béranger  
et Maurice Gonnaud**

**La littérature  
américaine  
jusqu'en 1865**

**Armand Colin**

# LA LITTÉRATURE AMÉRICAINE

jusqu'en 1865

---

Jean Béranger

Professeur à l'Université de Bordeaux III

Maurice Gonnaud

Professeur à l'Université de Lyon II

DL - - 8 3 1975 - 0 5 1 3 9

LIBRAIRIE ARMAND COLIN  
103, boulevard Saint-Michel — Paris-V<sup>e</sup>



Cet ouvrage est publié dans la série « Études anglo-américaines » dirigée par PAUL BACQUET, professeur à la Sorbonne.

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 41 d'une part que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale, ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite » (alinéa 1<sup>er</sup> de l'article 40).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

## AVANT-PROPOS

*En français comme en anglais, les ouvrages généraux d'introduction ou d'initiation à la littérature américaine ne manquent pas. Il en existe d'excellents. Nous n'en citerons aucun de crainte d'être injustes.*

*C'est de cette constatation préalable que sont partis les auteurs du présent volume qui a pour but d'éclairer et de guider les étudiants. Ils ont eu le souci de mettre à leur disposition une information précise qui n'exclut pas, comme il se doit en littérature, les jugements et les choix personnels. Toutes les fois que les circonstances s'y sont prêtées, ils ont emprunté sans vergogne aux critiques d'outre-Atlantique, car leur ambition était moins de présenter leur version du fait littéraire américain que de livrer au public français quelques-unes des interprétations les plus stimulantes émises à son sujet. Ils se sont néanmoins souvenus qu'ils s'adressaient à des lecteurs pour qui Pascal, Molière ou Hugo constituent autant de références spontanées. Ils ont dû multiplier les comparaisons et les contrastes entre les expressions culturelles du Nouveau Monde et celles de la vieille Europe, et plus particulièrement de la France. Ce faisant, leur intention n'était pas de se poser en comparatistes, mais tout simplement de définir avec une netteté suffisante les éléments du dialogue qui ne manque jamais de se nouer, au moins implicitement, lorsqu'il y a découverte d'une littérature étrangère.*

*La perspective adoptée est de bout en bout franchement historique. Ce livre de collection est celui d'universitaires qui ne craignent pas de paraître scolaires dans leur démarche. Ils se sont défendus au contraire des approches systématiques parce qu'il leur a semblé que la richesse et la variété du domaine littéraire américain seraient mieux servies par une attitude de souplesse, ouverte à des idéologies*

*et à des techniques moins contradictoires en définitive que complémentaires. Ils ont limité leur effort d'unification à la mise en parallèle, forcément sommaire, de schèmes explicatifs élaborés de part et d'autre de l'Atlantique, et ils ont laissé à chaque lecteur le soin d'édifier, s'il lui plaît, sa propre synthèse.*

*Ils ont été conscients aussi de l'impossibilité de traiter l'ensemble du passé littéraire américain, même en arrêtant leur enquête à la guerre de Sécession, sans tomber dans un catalogue dépourvu de signification. C'est pourquoi ils ont choisi d'être résolument sélectifs. Mais une difficulté a surgi presque aussitôt : comment leur était-il possible d'appliquer la même méthode aux débuts obscurs et tâtonnants qui coïncident en gros avec la période coloniale, et à la phase d'épanouissement, marquée par des noms universellement connus, qui suit à un demi-siècle de distance la conquête de l'Indépendance? Un Français supporterait mal qu'on lui parle en termes analogues d'Edward Taylor, poète puritain de la fin du XVII<sup>e</sup> siècle dont les œuvres attendent encore d'être traduites, et de Poe ou de Melville, annexés ou peu s'en faut à son propre patrimoine. Pour tenir compte de cette irréductible disparité, la littérature coloniale et la littérature postérieure à l'Indépendance ont été traitées différemment.*

*Dans le premier cas il fallait reconnaître la relative médiocrité de la production littéraire et l'ignorance quasi totale du non-spécialiste à son égard. Compte tenu des limites rigoureuses d'espace imposées par la conception même de la collection où leur ouvrage devait s'insérer, ils ont été contraints d'opter pour un parti pris de brièveté et de recourir à un procédé d'exposition qui s'apparente à l'échantillonnage. Quelques auteurs seulement ont été, de la manière la plus fugace, arrachés à leur pénombre. L'effort d'explicitation a été reporté dans toute la mesure du possible sur les commentaires généraux, qui récapitulent en quelque sorte ce qui n'a pas été dit et qui aurait dû l'être. Leur espoir est que le lecteur français saura découvrir entre les lignes des modes de pensée et d'expression sensiblement différents de ce qu'il imaginait, et assez attachants pour qu'il souhaite en savoir davantage. Si sa curiosité se trouve ainsi éveillée, il pourra la satisfaire à partir des substantielles indications bibliographiques rencontrées en chemin.*

*Après l'Indépendance, au contraire, le paysage se fait plus familier. Les regroupements deviennent possibles, appelant les éclairages réciproques et s'accommodant d'observations générales sur l'évolution de la littérature. Plus étoffées et plus détaillées, les analyses revêtent aussi un aspect plus orthodoxe; elles entreprennent de définir des courants, de dégager des ruptures ou des continuités par-delà l'examen d'œuvres singulières; elles s'attachent à mesurer l'originalité des écrivains les plus grands à leur façon d'exprimer leur époque et, simultanément, de se démarquer par rapport à elle. Elles s'appuient en somme sur le postulat que, par degrés insensibles, les États-Unis sont devenus justiciables des mêmes critères que les vieux pays d'Europe.*

*Si donc les pages qui suivent manquent d'homogénéité, la maladresse est voulue, en partie du moins. Elle reflète les difficultés d'une littérature en train de se faire, en exprime les faiblesses et les incertitudes, mais laisse apparaître aussi les forces vives qui la travaillent. Cet itinéraire hésitant débouche sur de puissantes et originales réussites. Le mouvement lui-même valait d'être tracé au prix d'une certaine incohérence.*

*Les auteurs*

## INTRODUCTION

# LA REDÉCOUVERTE DU PASSÉ LITTÉRAIRE COLONIAL

En dépit de certaines réticences, la critique d'outre-Atlantique admet depuis quelque temps déjà l'importance d'un passé colonial et d'une littérature provinciale dont la connaissance est indispensable à une vue d'ensemble de la littérature nationale. Le chauvinisme local avait pieusement entretenu la flamme au long des siècles malgré la concurrence des ouvrages venus d'Angleterre ou d'ailleurs. Mais on peut dire que les grands esprits négligeaient ces humbles commencements. L'hégémonie de l'Europe, de ses littératures et de sa pensée se fait sentir jusqu'au début du xx<sup>e</sup> siècle.

C'est alors que, prenant la relève des critiques psychologues et des impressionnistes, Irving Babbitt et Paul Elmer More introduisent et prônent pendant près de vingt ans des valeurs critiques nouvelles. Si les références à Aristote et aux vertus morales dans le jugement littéraire n'ont rien de bien neuf, il est intéressant de noter qu'à la faveur de ce retour en arrière un critique de l'importance de Paul Elmer More consacra certains de ses essais (*Shelburn Essays*) à la littérature coloniale. Son analyse peut nous paraître dépassée, insuffisante dans son information, décevante par son manque de profondeur ou de rigueur; elle n'en saisit pas moins la beauté d'une littérature décriée, oubliée ou simplement inconnue.



On serait tenté de dire qu'après More, Perry Miller fit le reste. Un tel jugement serait injuste envers toute une école d'historiens et de penseurs qui redécouvrit le passé. Plus qu'Henry Adams, que passionne avant tout l'histoire événementielle dans son *History of the United States*, c'est Moses Coit Tyler, pasteur puis professeur à l'université du Michigan et à Cornell, qui fonde l'histoire intellectuelle des États-Unis. Découvrant dans le passé de son pays des idéaux qui ne s'accordaient guère aux préoccupations de son temps, il entreprit une étude détaillée de l'époque coloniale, *A History of American Literature, 1607-1765*, qui parut en 1878 et qui demeure un ouvrage de base. Ce fut la première grande réévaluation. Mais il faut attendre 1920-1930 pour assister à un véritable essor des études sur le xvii<sup>e</sup> siècle. En 1927, V. L. Parrington publie le début de son célèbre *Main Currents of American Thought*, où la Nouvelle-Angleterre apparaît comme un sous-produit des coutumes et des institutions du Vieux Monde modifié par l'environnement nouveau. Cette thèse n'épuise pas le sujet, et bientôt la civilisation, puis la littérature puritaine d'Amérique parurent moins hermétiques grâce aux efforts d'hommes comme William Haller, Perry Miller, Samuel Eliot Morison et Ralph Barton Perry. C'est tout un système de pensée philosophique qui resurgit grâce aux recherches de Perry Miller, qui pourtant ne partageait pas les options puritaines. Les travaux de Christopher Hill et ceux de Norman Pettit sur les voies de la conversion de l'intellect et du cœur nous aident à découvrir l'intérêt et la valeur des textes négligés. Levin L. Schückling avait mené l'enquête en Europe, S. E. Morgan la reprit pour l'Amérique. Grâce à ces divers ouvrages et à celui de Louis B. Wright sur la vie culturelle des colonies, la littérature puritaine d'Amérique révèle son caractère spécifique : elle est une branche de la grande famille puritaine. Son originalité est d'avoir pris naissance dans le Nouveau Monde et de s'y être développée loin de toute ingérence extérieure.

D'autres recherches dans le domaine formel donnent aussi les clefs de cette littérature méconnue. C'est le cas de travaux sur la rhétorique, sur le ramisme, sur la typologie et sur le symbolisme. Il s'agit ici de la résurrection, de l'apparition et du déve-



loppement d'un langage. Une Ursula Brumm, un Charles Feidelson Jr montrent l'essor et la continuité de la pensée symbolique. On s'aperçoit que ce n'est pas seulement une morale que le puritanisme du Massachusetts a léguée au XIX<sup>e</sup> siècle, mais un mode d'expression littéraire caractéristique de l'Amérique. Et le XVIII<sup>e</sup> siècle lui-même si différent et si varié en subit les effets.

Mis à part Jonathan Edwards, les écrivains du siècle de l'Indépendance n'exigent pas un effort préalable. Tout esprit frotté de culture retrouve des schémas plus ou moins familiers. Grâce aux échanges et aux voyages les idées circulent avec les hommes. L'influence française se fait sentir. La critique américaine — si précieuse et si rigoureuse soit-elle — devient moins indispensable. Elle se consacre souvent au rappel de notions qui peuvent nous paraître connues. Mais il y a là une source d'erreur pour nous : nous serions tentés de considérer à notre tour l'Amérique comme une province du domaine français. L'intérêt que nous portèrent les Américains, les liens qui se tissèrent à travers la guerre d'Indépendance, le rayonnement des idées françaises outre-Atlantique, et jusqu'aux voyages de Chateaubriand et de Lafayette ne sauraient nous aveugler. La différenciation amorcée au XVII<sup>e</sup> siècle se poursuit au siècle suivant. La grande affaire du XVIII<sup>e</sup> est d'affirmer par voie de presse, de pamphlets ou de sermons la spécificité américaine. Les formes littéraires ne sont pas vraiment nouvelles. Ce qui compte, c'est la prise de conscience d'une différence que la littérature exprime. L'image de la vieille Angleterre était trop ternie par la pratique politique et bientôt par les premiers effets de la révolution industrielle pour s'imposer aux anciens colons. L'Europe continentale était aussi trop marquée par le péché originel de son système politique. Aussi, quels que fussent les vestiges du raffinement culturel, nous voyons les Américains prendre leurs distances et la littérature suivre des voies propres, comme nous le montrent Bernard Bailyn et Leo Marx.

Ainsi la création littéraire en Amérique fut d'abord le résultat d'un rêve élisabéthain, selon l'expression de Howard Mumford Jones, puis d'un rêve puritain transplanté en terre vierge. Et s'il y a différenciation, si John Cotton, par exemple, ne pense plus

exactement comme ceux qui restèrent en Angleterre, il est impossible de ne pas tenir compte du facteur déterminant que représente la continuité de l'influence européenne. Cette influence est d'abord due à des contraintes évidentes, à certaines servitudes de la vie littéraire et aux habitudes culturelles. Les exilés des colonies du Nord ne cessaient de tourner leur regard vers l'Europe. Dans le Sud, la culture était réservée aux commerçants et aux planteurs européens. Dans les bibliothèques des grandes propriétés, la prédominance des ouvrages anglais est manifeste. Au XVIII<sup>e</sup> siècle, Addison, Pope, Steele, les dramaturges de la Restauration ornent les rayons. Dans les colonies de Nouvelle-Angleterre, les publications religieuses et puritaines l'emportent. Mais là aussi les livres viennent de Londres. Un effort avait été fait avec la création de la première imprimerie du Massachusetts en 1638. Les publications étaient cependant contrôlées par le président de Harvard et la censure était en fait plus stricte qu'en Angleterre. Au Sud la première imprimerie ne sera fondée à Williamsburg qu'en 1730 à cause de la longue opposition de Londres et des gouverneurs. Pour de nombreuses raisons, légales ou autres, beaucoup d'ouvrages parurent d'abord en Angleterre. A la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, Crèveœur publiera à Londres, puis à Paris, et non en Amérique.

Dans la mesure où elles n'étaient pas freinées par l'auto-censure ou la censure préalable, les presses américaines étaient tournées essentiellement vers la publication de sermons, de pamphlets et de journaux. L'imprimerie de Virginie nous valut dès 1736 la *Virginia Gazette*. Nous lui devons *An Inquiry into the Rights of the British Colonies* de Richard Bland, 1766, et surtout, *A Summary of the Rights of British America* de Thomas Jefferson. A Philadelphie, Benjamin Franklin donna du relief au métier d'imprimeur et c'est dans cette même cité que Paine parvint à publier son *Common Sense*. Dans ce foisonnement, les publications purement littéraires sont l'exception.

Les contraintes coloniales, les préoccupations des habitants des colonies ne favorisaient pas l'éclosion rapide d'une littérature originale d'imagination. Et pourtant c'est à la naissance d'une littérature nationale que nous assistons par le truchement

des écrits politiques et religieux et les récits de voyages. C'est à force d'être aussi anglais que les Britanniques et plus anglais qu'eux que les Américains parviennent d'abord à trouver leur personnalité littéraire. Ainsi, c'est en défendant les droits des citoyens britanniques des colonies et parce qu'il découvre du même coup la spécificité américaine que Thomas Paine s'est taillé une place dans les lettres de son pays d'adoption. Peu à peu se forge cette identité nationale que célèbre Crèvecoeur dans ses *Letters from an American Farmer* (lui, un Français de Caen!). Les charmes qu'il vante sont d'abord ceux de la terre que son contemporain William Bartram, le quaker de Pennsylvanie, sut si bien décrire.

Quand elle n'est pas littérature de l'âme, la littérature coloniale est celle de la campagne plutôt que de la ville. L'orgueilleuse cité de Boston n'est d'ailleurs alors qu'un grand village et New York qu'une bourgade. Philadelphie, la plus vaste métropole de l'Amérique coloniale, fondée tardivement au xvii<sup>e</sup> siècle, ne compte encore que 42 000 habitants en 1790. Au sud du Potomac les chiffres sont dérisoires. En Amérique, l'image de la ville ne s'impose pas aux esprits à l'inverse de ce qui se passe dans l'Angleterre de Defoe. B. Franklin mis à part, les écrivains ne sont pas des citadins. Par goût, par idéologie aussi, ils prônent la campagne. En l'absence de toute pression industrielle et de phénomène important d'urbanisation, c'est la forêt et la campagne qui hantent l'imagination. Et si les littérateurs conçoivent une image de la nature ils se tournent d'abord vers le rêve pastoral, comme Leo Marx l'a magistralement montré dans *The Machine in the Garden*. De la période élisabéthaine à Bulkeley et à Crèvecoeur, ce thème devient l'une des grandes composantes de la littérature d'outre-Atlantique à ses débuts. On sait le rôle fondamental et complexe que jouera la ville dans l'imagination littéraire américaine. A l'époque coloniale, ce thème n'existe pratiquement pas; le clivage se situe entre la vie du jardin terrestre et celle de l'âme.

## LA PREMIÈRE GÉNÉRATION COLONIALE LE XVII<sup>e</sup> SIÈCLE

Il faut se rendre à l'évidence : la littérature américaine du xvii<sup>e</sup> siècle est une chronique des commencements bien plus qu'un tableau triomphal. Cette vue est pourtant injuste parce qu'incomplète. Elle ne tient pas compte de la floraison d'une civilisation nouvelle et de son expression littéraire tant à Williamsburg qu'à Boston.

Les difficultés rencontrées dans un pays en voie de création, l'absorption dans les tâches quotidiennes de l'installation et de la découverte, en face de l'hostilité souvent déclarée des Indiens ou malgré la censure, de la mère patrie, la vie dans de petites cités ou dans des villages très éloignés des grands centres européens de la culture, voilà autant de raisons qui ne favorisaient pas *a priori* l'éclosion d'une littérature polie. Et pourtant les vrais colons de Virginie et plus encore ceux de Nouvelle-Angleterre ne manquaient pas d'imagination et écrivaient. Ils écrivaient même beaucoup. Mais leurs objectifs étaient assez différents de ceux de leurs contemporains d'Angleterre, d'Espagne ou de France.

Les premiers écrivains des colonies anglaises étaient des voyageurs, des explorateurs, des marins qui firent le récit de leurs aventures, établissant ainsi un genre littéraire promis à un immense

développement. Le premier auteur de l'Amérique anglo-saxonne fut peut-être John Smith, connu pour sa *True Relation of Virginia* qui paraît en 1608. Dépourvu de véritables qualités littéraires, ce texte demeure un document important pour l'historien. Plus tard Smith composa *The General Historie of Virginia*, ouvrage plus imaginaire où se trouve le célèbre récit de ses rapports avec Pocahontas. Histoire et mythe s'y mêlent déjà. De manière plus analytique et plus rationnelle, sa *Description of New England*, 1616, expose la richesse potentielle de la province où il vit. On y trouve, outre des paysages, des remarques capitales sur les possibilités qu'offre la pêche. John Smith est ainsi à l'origine de cette industrie qui sauva les puritains de la famine et de la misère et développa le commerce de la « morue sacrée ». Historiens et géographes, plutôt que littéraires, s'intéressent à ces textes.

Au Sud, aucun foyer de culture littéraire n'apparaîtra avant longtemps. Rien dans l'expérience coloniale ne fournit les éléments de ces extraordinaires histoires qu'au XIX<sup>e</sup> siècle, et surtout au XX<sup>e</sup>, nous diront les poètes, conteurs et romanciers de cette vaste région. Tout au plus pourrait-on citer un texte comme les *Westover Manuscripts*, dont l'auteur, William Byrd, n'est d'ailleurs pas exactement un homme du XVII<sup>e</sup> siècle puisqu'il naît en 1674 et meurt en 1744. La colonie de Virginie copiait trop la métropole et ressemblait trop à l'Angleterre provinciale pour créer une littérature originale.

Il faut chercher plus au nord, en Nouvelle-Angleterre, pour découvrir un bouillonnement littéraire provoqué par une expérience exceptionnelle. La grande différence entre les récits de voyages de John Smith et ceux des grands puritains des côtes septentrionales est que ces derniers transforment la nature par la spiritualité. Ils échappent souvent aux dangers et à la monotonie de l'énumération. L'intensité de leur vie spirituelle ou de leur imagination les sauve. Leur mérite est qu'ils ne se contentent pas de décrire, et ce n'est pas non plus leur souci principal. Leurs écrits sont le plus souvent à caractère théologique et religieux ou politique. Le non-spécialiste pourra être dérouté par un vocabulaire, une rhétorique, des concepts qui lui sont parfaite-

ment étrangers et la pratique de manuels d'histoire sera indispensable à une bonne compréhension des faits. Il ne faut cependant pas exagérer cette difficulté : une fois surmonté l'obstacle, la satisfaction peut être grande de saisir les sources de la pensée, de l'imagination et des formes littéraires américaines.

## Le monde surnaturel

Siècle de la métaphysique en Europe, le xvii<sup>e</sup> siècle l'est plus encore en Amérique dans la mesure où l'aventure anglaise dans le Nouveau Monde est une aventure religieuse. En France, la toute-puissance de l'Église catholique romaine, la lutte contre le protestantisme, le mouvement janséniste marquent la littérature où pourtant se perpétue un courant profane et irréligieux. En Amérique l'irréligion n'est pas de mise et n'a pas d'expression littéraire notable. Le libertinage érudit ou commun n'y a pas droit de cité. Si l'on met à part ceux qui, sous les bords de la James River, au Delaware ou à Boston pensent surtout aux affaires, il n'est personne pour parler à haute voix d'autre chose que de la construction de la cité de Dieu. Sur les côtes d'Amérique, les colons vivent à l'heure du protestantisme ascendant. Tous les efforts sont consacrés à l'édification d'une civilisation nouvelle fondée sur une interprétation du christianisme.

Le pont le plus évident entre le xvii<sup>e</sup> siècle français et le xvii<sup>e</sup> siècle américain c'est Pascal et le jansénisme : l'analyse pessimiste de la nature humaine se retrouve dans le Nouveau Monde. Mais les Américains ne s'attachent pas à démontrer que les passions sont mauvaises en elles-mêmes et que la raison et la volonté sont impuissantes à les maîtriser. Ils ne s'interrogent pas sur l'opportunité qu'il y a ou non d'écrire. Ils ne se demandent pas si la littérature peint l'âme en état de péché. L'Amérique n'a pas de Racine qui renonce au théâtre. Aucun écrivain ne semble avoir quitté le monde pour échapper à la damnation éternelle. La morale protestante telle qu'elle était pratiquée en Amérique n'avait peut-être pas non plus cette rigueur sinistre



qu'on lui prête volontiers en pays catholique, bien qu'à de rares exceptions près — Nathaniel Ward cultivant la parodie, Anne Bradstreet puisant une part de son inspiration dans la renaissance païenne — les écrivains se tournent vers des sujets sérieux. En France la réflexion religieuse prit un tour particulièrement vif avec les *Provinciales*, où Pascal aborde la question de la grâce. La même question préoccupait les puritains d'Amérique et d'Angleterre, mais le problème ne se posait pas dans les mêmes termes. En France, les jansénistes voulaient suivre une voie propre, distincte de la doctrine calviniste, sans tomber pour autant dans les vues de la théologie catholique orthodoxe. En Amérique, les puritains adoptaient les thèmes calvinistes, et si on rapproche la situation américaine de celle de la France, on constate que la rigueur de la doctrine des jansénistes qui convenait parfaitement à une élite religieuse ressemble étrangement à la religion que Thomas Shepard, Thomas Hooker, John Cotton parmi tant d'autres voulaient imposer dans la colonie de la Baie. Mais dans le Nouveau Monde les mots clé étaient conversion et pacte de grâce. Par une série d'actes préparatoires le futur chrétien se destinait à Dieu et découvrait sa foi; il devenait vraiment chrétien au terme de cette évolution. Rien ne paraissait plus dangereux qu'une simple illumination intérieure, ou la conviction d'être sauvé ou élu. En se convertissant, le pécheur signait avec le Seigneur le pacte de grâce ou *covenant of grace*. Cette notion essentielle de *covenant* revient constamment sous la plume des auteurs; débordant le simple domaine religieux, c'est toute une conception de la vie qu'elle implique. Sur le plan individuel l'homme promettait à Dieu de servir la foi et de mener une vie sainte. Si ce pacte était personnel, il liait aussi tous les membres d'une famille : le père prenait un engagement de vie morale pour les siens et pour ses serviteurs. Par analogie, le même raisonnement s'appliquait à la cité, à la société politique. Thomas Shepard ou John Cotton soutenaient ce point de vue, dont les conséquences étaient considérables. Elles avaient pour effet de mettre en évidence une des contradictions de la doctrine élitiste des puritains d'Amérique : comment imposer une vie austère et dure à une communauté dont tous les membres n'étaient



pas assurés de leur salut éternel? La prédestination ou la damnation prêchée par Calvin et retenue par certains théologiens puritains avait fait renaître une vieille querelle qui trouve ses origines dans les premiers siècles de l'ère chrétienne. Comment concilier le libre arbitre avec le choix des élus par Dieu? Les théologiens de la Nouvelle-Angleterre répondirent diversement à cette question. Le Massachusetts eut ses jansénistes et ses jésuites...

Dans un premier temps, les plus sévères l'emportèrent : la grande émigration était le fait des purs, des chrétiens menés par les meilleurs diplômés d'Emmanuel College, Cambridge, haut lieu de la contestation puritaine. Plus tard il fallut transiger sous peine d'extinction de l'élite. La fermeté avait eu son heure, à l'époque où les puritains songeaient surtout à secouer le « joug des Assyriens » et à se débarrasser du poids de Babylone. Ce vocabulaire hérité des temps héroïques fut long à se perdre. Il venait tout droit de la Bible. Les puritains émigrés en Amérique entendaient y créer une « Nation Sainte », fonder le nouvel État d'Israël, la Nouvelle Jérusalem. Les pasteurs s'appliquaient à trouver des correspondances entre les récits bibliques et les aventures des puritains en terre américaine. Ce symbolisme particulier qu'est la typologie nous est aujourd'hui assez étranger et l'est devenu à beaucoup d'Américains. Il subsiste pourtant, chez les Noirs notamment, comme en témoigne un James Baldwin dans *Go tell it on the Mountain*.

## Le pionnier du congrégationalisme : John Cotton

Lorsqu'on pense au puritanisme de Nouvelle-Angleterre c'est le nom de Cotton Mather (1584-1652) qui vient à l'esprit. La raison principale semble être la part que cet important dignitaire de l'Église congrégationaliste de Boston prit dans l'affaire de sorcellerie de Salem à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle. Bien peu de gens ont cependant pris la peine de lire les œuvres de cet extraordinaire personnage, notamment son étrange et volumineux *Diary*. Ce

n'est pourtant pas à lui qu'il convient de songer comme représentant principal de la littérature puritaine religieuse. Cotton Mather confirme et maintient à l'orée du XVIII<sup>e</sup> siècle ce qui avait été établi par les pasteurs de la grande émigration, notamment par son grand-père John Cotton.

John Cotton meurt en 1652 en terre américaine après avoir joué un rôle capital dans l'établissement du congrégationalisme nouvel-anglais. Il fut de toutes les batailles. 1652, c'est quatre ans avant la première des *Provinciales*. Mais Cotton était né quarante-trois ans avant Pascal, dans une bonne famille de Derby. Étudiant à Trinity College, Cambridge, il ne fréquente que ceux qui veulent réformer l'Église d'Angleterre. En 1603, il va continuer ses études à Emmanuel College. Il passe neuf ans dans ce sanctuaire du puritanisme. Plus tard, Cotton déclara qu'il n'était devenu chrétien — un chrétien régénéré s'entend — qu'après avoir entendu les sermons de Richard Sibbes. Ce dernier l'avait convaincu, en 1609, qu'il avait construit sa vie spirituelle sur de mauvais fondements, qu'il avait plus pensé sa religion qu'il ne l'avait vécue. John Cotton était un brillant intellectuel, un homme subtil qui pétillait d'esprit. Il n'avait pas suffisamment pris conscience de ses péchés, il n'avait pas assez recherché les cheminements de la grâce, il lui manquait l'expérience personnelle. Le cas est assez banal; mais il prenait des proportions particulières en raison de l'homme; il montre l'importance du cœur et du sérieux dans l'œuvre de conversion. A Cambridge, John Cotton ne manquait pas d'occasions de prêcher; or il ornait ses sermons de figures de rhétorique, et de ces fleurs de style qui dataient d'un autre âge. L'orateur se mit à pratiquer la simplicité, qui est le classicisme de l'éloquence puritaine.

*Vicar* de St Botolph à Boston en Angleterre, il préféra émigrer en Nouvelle-Angleterre plutôt que se soumettre à Laud. Reçu avec la chaleur réservée à un homme estimé et déjà célèbre, il devint assez vite l'un des principaux personnages de la colonie de la Baie avant d'être lui-même contesté. Sa position doctrinale apparaît dans un sermon prêché à Salem en 1636. Le subtil dialecticien est emporté par la force de sa conviction. Et cette force donne vie au mécanisme bien remonté de l'éloquence puri-

taine. Nous pouvons en admirer l'organisation logique, le côté pédagogique, l'ordonnance des arguments et des citations bibliques. Nous pouvons aussi le considérer comme un mouvement d'émotion et un échange entre le prédicateur et son public. Il commence par un aveu. Il se poursuit dans l'exposé passionné et dialogué d'une doctrine. Les raisons du cœur, le sentiment de la beauté de la foi et de la vie mystique s'affirment peu à peu. John Cotton, théologien réputé pour le raffinement et l'élégance de son expression, est en réalité beaucoup plus concret qu'il ne paraît au lecteur pressé. Son émotion se fait jour ici et se nourrit à un jeu de va-et-vient entre le beau et le laid, entre le pur et l'impur. Cette rhétorique puritaine est soulignée par l'emploi de citations bibliques et le recours aux métaphores simples. Le mérite du pasteur de Boston est de les intégrer de mieux en mieux à son discours, à son dialogue fictif avec le questionneur. Il possédait parfaitement l'art du sermon. Il avait su y ajouter une certaine flamme.

## Les affaires d'ici-bas

La lecture assidue de la Bible, l'appréciation et la discussion des sermons, la rédaction de journaux intimes où se trouvaient consignées les émotions de la vie spirituelle ne constituaient pas les seules activités des puritains de la Nouvelle-Angleterre. Ceux-ci songeaient aussi à leurs affaires et se souciaient des réalités politiques, économiques et sociales.

Si les pasteurs participèrent activement à la vie coloniale, la société fut façonnée par de grands laïcs. Un William Bradford à Plymouth, un John Winthrop à Boston jouèrent, en tant que gouverneurs, un rôle déterminant dans l'établissement de la colonie, dans la gestion et la pratique des affaires. Leur œuvre rend compte de rapports nouveaux entre les membres du corps politique. Les colons avaient en effet quitté un État marqué par les signes de la féodalité, et nombreux étaient ceux qui avaient souffert du règne de Jacques I<sup>er</sup>, ancien Jacques VI d'Écosse.

Jacques I<sup>er</sup>, théologien par goût, avait singulièrement renforcé l'autorité en Angleterre et proclamé le droit divin des rois, notamment en 1598 dans *A Trew Law of Free Monarchies*. Sa doctrine de la souveraineté impliquait que les obligations du prince ne devaient être jugées que de Dieu seul. La Couronne constituant un héritage au même titre qu'un bien familial, le roi était maître absolu des vies et des biens de ses sujets. Cette affirmation éclatante du pouvoir absolu rencontra des résistances de plus en plus vives, surtout chez les juristes, au Parlement et auprès d'une partie du peuple. L'accession au trône de Charles I<sup>er</sup> n'améliora pas les rapports entre les différents membres du corps politique.

Les vues des Stuarts sont familières aux Français qui pensent à la monarchie de Louis XIV et au mouvement des idées avant 1789. Mais les événements comme la pensée diffèrent en France et en Angleterre. La Bruyère, né en 1645, trois ans après la mort de Richelieu et deux ans après celle de Louis XIII, critique l'organisation politique et sociale au nom de son expérience personnelle; il a le courage de s'opposer à la théorie d'une royauté de droit divin. La personne du souverain n'est pas supérieure aux lois, pense-t-il, et le roi doit des comptes aux hommes comme à Dieu. En France, un esprit généreux expose non sans hardiesse un point de vue dissident. En Angleterre, ce sont des juristes et des écrivains politiques qui contestent les conceptions royales.

Les thèses modérées ne font pas l'affaire des puritains. Au réformisme limité des Français correspond et s'oppose un certain radicalisme des Anglais. L'évolution économique en Angleterre facilite la définition et l'expérimentation de nouveaux rapports sociaux. La puissance des capitalistes et des marchands conquérants se conjuguent avec le mouvement puritain pour faire naître en Amérique des micro-sociétés assez différentes de l'original anglais par certains aspects essentiels. Les colonies empruntent aux sociétés marchandes fondatrices une bonne part de leurs institutions politiques et jusqu'à leur terminologie. Ce vocabulaire prend peu à peu un sens différent à cause de l'éloignement de la métropole, et des ferments politiques contenus dans les conceptions religieuses des colons. Cette transformation ne va pas sans heurts.

Les colonies furent organisées à l'image des compagnies. Le modèle venait du premier établissement permanent, celui de Jamestown, Virginie, gouverné dès l'origine selon les stipulations de la Première Charte que le roi avait accordée en 1606 à la compagnie d'actionnaires. Le roi conservait ses droits sur ses terres d'Amérique. Un conseil devait, de Londres, superviser les colonies; un conseil local veillerait à ce que le gouvernement de la colonie respectât les lois anglaises. Mais les réalités coloniales devaient modifier quelque peu les dispositions initiales. En Virginie même, deux chartes plus libérales durent être accordées en 1609 et en 1612. La colonie de Plymouth comme celle de la Baie de Boston furent gouvernées à l'image des compagnies fondatrices auxquelles s'étaient adressés les candidats à l'émigration. C'est ainsi que nous voyons apparaître la *General Court* ou *General Assembly*, équivalent local de l'assemblée londonienne de capitalistes et de marchands. L'assemblée générale est composée de tous les membres à part entière de l'expédition. Avec le temps, le développement de la colonie obligea à des élections de délégués. Au-dessus de cet organisme existe alors un conseil plus restreint de gouvernement, composé des véritables responsables de l'exécutif. L'assemblée est présidée par le gouverneur et ses deux assistants. Il y a donc un exécutif et un législatif, plus ou moins séparés, ce dernier constituant une sorte de parlement. A l'égalité reconnue au sein des compagnies de marchands entre partenaires dans le domaine économique s'ajoutait l'esprit d'indépendance qui animait ceux qui se vouaient à la colonisation lointaine et qui étaient opposés à une organisation trop hiérarchisée de leur Église. La volonté de libre discussion à l'intérieur des communautés religieuses tendait à créer des institutions nouvelles et des rapports nouveaux qui ne pouvaient manquer de paraître démocratiques en face des décisions souveraines de la haute hiérarchie religieuse et de la monarchie anglaises. A vrai dire, ce mouvement avait déjà commencé quelque temps auparavant. Contrarié par la reine Élisabeth, il fut rendu impossible par la politique des Stuarts. L'éloignement géographique permit son épanouissement, et bien que la Baie ne se proclamât pas séparatiste, la société

politique et les institutions tranchaient sur celles d'Angleterre. Les hommes prirent l'habitude de discuter des affaires politiques aussi bien que des questions religieuses. Les différentes villes et leurs délégués n'acceptaient pas sans débat l'autorité du gouverneur. En 1634, certains exigèrent que John Winthrop leur montrât le texte du contrat qui les liait afin de bien marquer leurs droits. L'idée de contrat ou de pacte entre l'homme et Dieu avait sa réplique dans la société politique. La notion de devoir réciproque s'imposait à tous. Il s'y ajoutait celle de discussion, d'accord et de contrôle du pouvoir. C'est là que le bât blessait. Une certaine contestation se manifesta dans les débats sur la loi fondamentale de la colonie de la Baie et lors des élections des autorités. Il ne faudrait toutefois pas assimiler les puritains de Nouvelle-Angleterre à des chrétiens de gauche. Nous sommes au XVII<sup>e</sup> siècle. D'autre part, les émigrants cherchaient à établir une société pure, ce qui mène tout droit aux exclusions et à l'intolérance. Les années passant, les survivants tendirent à conserver l'acquit. Il y avait là autant de raisons d'altérer le sens d'institutions apparemment démocratiques.

## Un témoin et un chroniqueur : William Bradford

Contemporain de John Cotton, mais laïc, William Bradford (1590-1657) compose une chronique faussement objective et très personnelle qui conserve des lecteurs.

Bradford passe pour un historien aux yeux d'une partie de la critique américaine. Pauvre en faits, le texte s'ouvre sur une interprétation de l'histoire religieuse anglaise afin de justifier l'exil en Hollande. Le récit du voyage est encombré de considérations idéologiques. L'histoire événementielle cède le pas à l'histoire intellectuelle. Bradford veut avant tout montrer l'impossibilité de vivre la foi en Angleterre. Mais nous découvrons aussi l'embryon d'un roman; le laborieux embarquement sur une plage déserte, les aléas de la traversée, la tempête, tout concourt à



une description qui ne jurerait pas dans un roman réaliste et populaire comme il s'en écrira au XVIII<sup>e</sup> siècle. De la chronique puritaine au roman il n'y avait qu'un pas, que Bradford franchit trop rarement pour notre plaisir, qui révèle chez lui un écrivain d'atmosphère autant qu'un serviteur de son Dieu. Mais il n'était pas question ici de plaisir. En mer, puis à la colonie, Bradford est à la recherche des signes d'une intervention divine. *God's Providence* : l'expression revient constamment. Elle ponctue le texte chaque fois qu'un fait fortifie la communauté et justifie l'action du chef des émigrants. La valeur des événements n'a de sens que dans un contexte puritain historique. Combien d'entre nous seraient disposés à trouver juste la mort du jeune marin? Au XVII<sup>e</sup> siècle, la croyance en une sanction divine est le signe d'une structure religieuse. Dès lors, le récit de Bradford apparaît beaucoup plus cohérent. Se révélant à intervalles plus ou moins réguliers et par un effet de rythme, c'est la structure religieuse qui donne une forme symbolique à la narration. A chaque relâchement de la discipline — épisode Morton, libertinage, dérèglement sexuel — la réaction était violente. Chaque dérangement dans la nature ou dans l'homme est signe de mécontentement divin. La perte d'une récolte, une affaire de sodomie, c'est tout un.

Si la référence à la manifestation spéciale de la Providence est rituelle, elle n'est pas simple clause de style. L'intervention divine comporte un effet de surprise. A chaque heureux événement, Bradford réagit en exprimant sa joie et sa reconnaissance comme le feront les communautés puritaines à dates fixes. Si l'événement est malheureux, l'auteur le déplore, anticipant ainsi les jours de lamentation décrétés par les autorités des colonies. Cette réponse qui rythme la vie de la communauté et augmente sa cohésion emprunte sa forme à la Bible. Le récit de l'arrivée sur la terre américaine en est une bonne illustration. La référence est à *Daniel* ii.19. Par cette référence au Livre, Bradford crée un rapport typologique entre histoire biblique et histoire moderne. La puissance des sentiments qui l'inspirent ici et la vision de l'unité entre deux épisodes historiques lui donnent la force d'écrire quelques magnifiques paragraphes de prose puritaine.



Et l'on se prend à penser que si tout dans *Of Plimoth Plantation* était de cette veine, le livre occuperait une place moins modeste dans l'histoire littéraire.

## Un isolé célèbre : Nathaniel Ward

À la veille de son retour en Angleterre en 1646, le pasteur N. Ward (env. 1578-1652) rédigea un livre étrange et souvent mal compris, où se mélangeaient toutes les histoires, celles d'Europe, celle d'Angleterre, celle de Nouvelle-Angleterre, l'histoire politique et l'histoire religieuse dans une langue et une forme qui déconcertent le lecteur non initié. L'ouvrage fut un grand succès d'édition.

Par son titre, le *Simple Cobbler of Aggawam in America* se classe parmi les écrits satiriques ou comiques. Bien que le propos sérieux apparaisse souvent à découvert, il est volontiers masqué par le rire. Ward se prévaut de la tradition d'Horace mais tombe parfois dans les pitreries. Dans un passage célèbre il attaque les modes féminines et masculines. Il va jusqu'à adresser, à genoux, une sorte de supplique mi-sérieuse mi-comique à Charles I<sup>er</sup>. Il joue avec les mots, fait preuve d'une invention verbale étonnante qui passe pour de la cocasserie et révèle surtout une agilité d'esprit extraordinaire. Le lecteur européen pense à la Renaissance anglaise, aux écrivains « métaphysiques », et aux grands rhétoriciens.

Le texte est divisé en trois parties principales, chacune révélant la pratique de l'art du sermon, appris à Cambridge. La première section — celle où l'esprit comique souffle le moins — s'ouvre par une de ces grandes visions mythiques pleines du combat historique de Dieu et de Satan par lesquelles les pasteurs secouaient, quand ils avaient du talent, les âmes endormies. Elle tient de la lamentation et de l'exhortation. Ward se souvient d'Aristote et des règles du sermon universitaire. Il y ajoute dans sa troisième section un découpage puritain hérité de Perkins.

Ces recettes pourraient nous laisser indifférents si la structure divine de l'univers n'ordonnait pas le récit puritain, si Ward ne se recommandait pas à notre lecture par la richesse de ses images et de ses symboles. Rompu à l'analyse biblique, il utilise la méthode typologique comme J. Cotton ou Bradford. Mais il se distingue d'eux par un recours plus fréquent aux images familières dans la meilleure tradition puritaine. Il se rattache aussi à des courants littéraires issus de la Renaissance et encore plus à l'esprit « métaphysique ». Il fait souvent penser à Donne; il ne résiste pas à la tentation des images savantes, des traits d'esprit. Son œuvre est le confluent de plusieurs mouvements littéraires européens qu'elle représente de manière exemplaire en Amérique. Le *Simple Cobbler* se signale à notre attention par la variété et la qualité des styles et la richesse de sa langue. Maître rhétoricien, Ward est l'exemple le plus achevé du transfert d'une culture complexe dont nous ne trouvons pas l'équivalent chez ses contemporains américains. A mi-chemin du sacré et du profane en littérature, l'ancien pasteur d'Ipswich est un isolé, un cas particulièrement remarquable. Ses opinions sur les modes font toujours la joie des commentateurs et des anthologistes. C'est pourtant la structure de son texte, sa langue, ses images, son style qui lui donnent une place spéciale dans la tradition littéraire puritaine en Amérique.

## La poésie des puritains

En regard de la poésie européenne, française et surtout anglaise de Donne à Herbert et à Milton, l'Amérique coloniale est pauvre en talents poétiques véritables. Le premier livre publié dans le Nouveau Monde est un ouvrage édifiant, le *Bay Psalm Book*, 1640, œuvre de trois ministres du culte, Thomas Weld, John Eliot et Richard Mather, tous anciens étudiants, dont l'ambition principale était de traduire l'hébreu avec exactitude en mètres anglais. Le résultat n'est évidemment pas parfait. L'élégance et le poli des vers s'en ressentent de l'aveu même des auteurs.

Pour chanter les louanges du Seigneur, la fidélité au texte l'emportait sur la poésie.

Cette conception utilitaire se retrouve chez Michael Wigglesworth (1631-1705) qui cherche lui aussi avant tout l'édification. Son poème, *The Day of Doom*, 1662, eut une telle renommée que 1800 exemplaires furent vendus en un an. Ce succès atteste que les puritains d'Amérique lisaient la poésie quand elle était pieuse et plaisante. Les rimailleurs ne manquaient d'ailleurs pas. *The Day of Doom* répondait à un besoin par son thème familier et par sa forme simple sinon adaptée au sujet. Wigglesworth avait choisi le mètre populaire de la ballade, sacrifiant à la facilité.

Avec Anne Bradstreet (1612-1672), la Nouvelle-Angleterre semble avoir eu son premier poète de quelque importance tant par la qualité du vers que par l'inspiration. Fille de Thomas Dudley, qui devint gouverneur de la Baie, elle avait été élevée en Angleterre comme une personne de condition et épousa Simon Bradstreet, fils d'un pasteur puritain. Découvrant l'Amérique en 1630 du pont de l'*Arbella*, sa première réaction fut un mouvement de rébellion. Puis elle se convertit et devint membre de l'Église de Boston. Cet événement symptomatique est fort important pour sa poésie, faite de tension entre ses penchants, son appétit de vie et de beauté parfois païenne, et sa conviction religieuse. Quelque chose de sa vie intérieure fut révélé par la publication de son livre de poèmes en 1650 à Londres. Anne Bradstreet lisait beaucoup et ne se contentait pas de la Bible. Elle aimait Sidney, Raleigh, Du Bartas. Le courant protestant et le courant renaissant se conjuguent dans son œuvre. Elle accepte sa condition féminine parce que Dieu le veut et qu'après saint Paul les puritains considèrent la femme comme un être inférieur. Cependant, elle ne saurait admettre qu'on lui refuse d'utiliser son esprit. Ses poésies sur les saisons traduisent un intérêt surprenant pour la nature et s'appuient sur des impressions tactiles, auditives et olfactives qui la rattachent plus à la tradition de la Renaissance qu'à celle du puritanisme. Certains de ses poèmes d'amour expriment une passion bien ardente pour une chaste épouse. Elle est hostile à l'idée puritaine selon

laquelle l'amour cesse dans la mort, et elle souhaite avec les poètes cavaliers parvenir à l'immortalité littéraire. La terre et la chair ont sur elle un pouvoir considérable. La mort de sa petite fille Elisabeth lui arrache une élogie qui ne se termine pas par une apothéose chrétienne de convention; elle ose presque critiquer Dieu. Nous retrouvons toujours chez elle cette crainte lancinante de l'oubli éternel et le regret de plus en plus vif de la brièveté de nos jours. Sa foi l'aide à se résigner, elle ne l'illumine pas d'espoir, elle ne la console guère. Plus sensible, plus déchirée, plus cultivée aussi que d'autres, Anne Bradstreet occupe une position exceptionnelle et un peu excentrique dans la toute première poésie de Nouvelle-Angleterre. Ce qui la distingue, c'est cet affleurement de la Renaissance à travers le puritanisme, comme dans Ward, comme dans un poète qui la dépasse de cent coudées : Milton. C'est aussi que dans l'imitation du passé anglais et de Du Bartas — lu en traduction — perce un tempérament original dont le congrégationalisme de la Baie ne viendra pas à bout.

## Le premier grand poète américain : Edward Taylor

Edward Taylor (env. 1642-1729) avait souhaité que son œuvre fût oubliée. Ce vœu fut longtemps exaucé puisque ses *Poetical Works* ne parurent qu'en 1939. L'étude critique du manuscrit découvert à Yale contraignit rapidement à une réévaluation de la poésie de Nouvelle-Angleterre : le premier grand poète américain était colonial.

Taylor ne démarque pas l'histoire religieuse comme Michael Wigglesworth; il chante dans la joie son intense vie spirituelle. Il se sépare aussi d'Anne Bradstreet, trop partagée, trop terrestre; il est au contraire tourné vers la vie éternelle dont il croit approcher dans la communion. Aux sceptiques il répond par l'optimisme de sa foi inébranlable, sa conviction intime d'être l'un

des élus. Chez lui les flammes de l'Enfer ne dominent pas la création poétique.

Mis à part quelques poèmes à résonance biographique, toute l'œuvre est divisée en deux grands recueils : les *God's Determinations* et les *Preparatory Meditations*. Le premier décrit la chute et le salut des élus. Le deuxième livre est composé de préparations lyriques à l'union avec Dieu. Le sujet du premier volume n'est pas original. Mais nombre de poèmes se recommandent à notre lecture par leur facture, la beauté des images et des vers, par une utilisation habile d'un style que nous sommes tentés d'associer à F. Quarles et à Herbert. Si esthétiquement satisfaisants que soient certains poèmes, le recueil a cependant de gros défauts : même si l'on peut découper l'ensemble en cinq actes, la charge dramatique et la peinture des personnages laissent à désirer. Les registres sont variés sans que s'établisse un rythme. La cohérence souffre d'une insuffisance au niveau des images. Le volume des *Preparatory Meditations* est plus satisfaisant : l'ordonnance et la cohésion sont dans l'aventure spirituelle. Il suffit que le poète interroge son cœur, ce cœur qui suit les chemins de la conversion décrits dans les manuels de piété puritaine. Entre la première et la deuxième série des *Preparatory Meditations* il n'y a pas de différence fondamentale. Mais le recours à la typologie est peut-être plus évident dans la deuxième partie. Le manie-ment de la typologie — expression particulière du symbolisme — est le point d'aboutissement poétique de l'expérience puritaine. L'essentiel est que dans chaque poème la structure de l'émotion et de la pensée soit liée au mouvement de la poésie. Lorsque l'unité se crée entre la surface didactique et métaphorique du poème et la pensée, ou l'émotion, de l'écrivain, la poésie jaillit du centre de l'être et atteint une haute qualité. Analysant cette œuvre, U. Brumm a admirablement montré la contradiction qui existe entre l'orthodoxie tant affirmée du poète et la réalité de ses vers. Elle remarque que son imagination était plus sensuelle que celle de ses collègues. Au-delà des spéculations sur le rôle que Taylor aurait pu jouer pour hâter l'évolution de la littérature nationale vers un langage symbolique si son œuvre avait été publiée — on pense à Jonathan Edwards et à Emerson

# **La littérature américaine jusqu'en 1865**

**L'OUVRAGE** Des origines coloniales à la guerre de Sécession, de Jefferson à Melville et à Hawthorne et de F. Cooper et E. Poë à Whitman, cette initiation met en lumière les débuts souvent mal connus, puis, après l'Indépendance, les courants majeurs et les figures principales de la première littérature américaine. Les points de vue de la critique européenne sont confrontés aux lectures américaines les plus actuelles.

**LE PUBLIC** Etudiants d'anglais et de lettres modernes des premier et second cycles. Lecteurs curieux de littérature américaine.

**LES AUTEURS** Jean Béranger et Maurice Gonnaud sont professeurs de littérature et de civilisation américaines, l'un à l'Université de Bordeaux III, l'autre à l'Université de Lyon II. Ils ont tous deux poursuivi des recherches et enseigné dans des universités américaines.

BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE



3 7502 01050995 0

M 0226

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1<sup>er</sup> mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX<sup>e</sup> siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

\*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en accord avec l'éditeur du livre original, qui dispose d'une licence exclusive confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1<sup>er</sup> mars 2012.

Avec le soutien du

